

LES CORNEILLES

Hier au bistrot, Virginie et Paul ont bu un demi de blanc en égrainant leurs souvenirs. Quand ils étaient enfants, après l'école, ils jouaient à la sortie du village, chassaient les corneilles avec une technique imparable.

C'est un coup qui ne rate jamais. Mettons que tes vignes soient trop souvent visitées par les corneilles, tu as beau mettre un épouvantail ou même un pétard à répétition pour les effrayer, les corneilles sont malignes. Quand elles ont repéré un bon coin, elles y reviennent. Et le pire, c'est le bruit qu'elles font. Mortel. Croasser, on dit. Donc Virginie et Paul y allaient à la carabine à plomb. Ils ajustaient un oiseau et, bang, il tombait raide. Ensuite ils le transperçaient, l'empalaient sur un pieu bien visible au milieu des ceps. Fallait voir le ramdam. Deux minutes après, toutes les corneilles des alentours étaient alertées. Ça formait une espèce de nuage noir, menaçant. Elles se rassemblaient en cercle avec des cris terribles, comme si elles allaient se venger, attaquer. Elles prenaient congé de leur congénère décédée. Ces tribus pleurent fort aux enterrements, mais ça s'arrête là. Ensuite elles vident le ciel. Pour toute la saison, tu en es débarrassé. Au début, ça ne sent pas bon, mais très vite l'animal se dessèche. Il paraît que ce genre d'oiseau vit jusqu'à passé quatre-vingts ans. Comme des humains, quoi !

Paul ne se souvient pas vraiment de cette histoire de corneille sur un piquet. Virginie ne sait pas ce qu'il a, Paul. Depuis qu'il est devenu fonctionnaire, Paul cultive des principes. Il ne se saoule plus qu'en fin de semaine. Il ne fête pas carnaval. Au lieu de respirer la joie de vivre, il dit que son travail est fatigant. On dirait qu'il a des états d'âme, se pose des questions sur les consignes qu'on lui donne. Virginie, si elle trouvait un boulot stable, elle le ferait en suivant strictement les procédures, elle ne se laisserait pas apitoyer. Mais voilà, Paul a bon cœur, ça le perdra. Il est chargé de contrôler la sortie du tunnel ferroviaire du bon côté de la frontière. Un long boyau qui relie le pays au sud, construit il y a très longtemps, pour permettre aux gens d'ici d'aller en vacances dans un pays qui a des plages et de l'huile d'olive. Donc, quand les trains sortent du côté soleil, ils sont directement à l'étranger. Dans ce sens-là, on quitte le pays sans problème. La question se pose dans l'autre direction. Il arrive que des gens qui cherchent du travail ou un refuge empruntent justement ce trou. Ils sont débarqués par des passeurs sur les plages au sud de la péninsule. Puis ils remontent vers le nord par toutes sortes de moyens jusqu'à ce qu'ils buttent contre la chaîne de montagnes. Là ils trouvent le tunnel, s'imaginent pouvoir venir se mettre à l'abri. Sur la double ligne ferroviaire les trains se croisent à toute vitesse. Ça n'empêche pas ceux qui ne sont pas en règle de faire à pied la vingtaine de kilomètres. Paul dit qu'il y en a bien un par semaine qui tente le coup en suivant le ballast. Au passage des trains, il s'aplatit contre la paroi et finit par se retrouver de l'autre côté, libre.

Parfois le mécanicien qui conduit le train avertit les gardes-frontières parce qu'il a vu bouger dans le tunnel. Comme ce n'est pas son métier, il n'insiste pas. À moins qu'il y ait du sang sur les rails. Dans ce cas, c'est toute une histoire administrative pour savoir de quel côté de la frontière l'incident s'est déroulé. Paul a quelques anecdotes savoureuses à ce sujet. Une fois, on a dû déplacer le cadavre de quelques centaines de mètres pour éviter que les Affaires étrangères ne s'en mêlent. En principe, Paul le garde-frontière les attend à la sortie. Avec ses jumelles et des menottes, il est à quelques centaines de mètres, vise le trou noir au moins une dizaine de fois par heure. À cet endroit, une caméra soulagerait son travail, mais il dit que ça risquerait de le lui enlever pour toujours. Donc Paul surveille. De jour, ce genre de gibier se montre rarement. Voilà pourquoi Virginie lui propose de revenir à la solution qu'ils pratiquaient quand, dans leur jeunesse perdue, ils se retrouvaient à la sortie du village, quand ils chassaient ces oiseaux qui n'avaient rien à faire dans les vignes.

Paul fait semblant de ne pas comprendre. Virginie lui dit qu'au lieu de viser avec des jumelles le nègre qui sort du tunnel, il devrait emmener son fusil à lunette, celui de la chasse au cerf. Ça ferait un exemple. Ça interromprait net les tentatives d'entrer ici sous prétexte qu'on a été chassé d'ailleurs.

Au lieu de répondre, Paul fait le sentimental. Il raconte à Virginie qu'il a passé ses vacances en Afrique. Il en a rapporté des grigris, s'est mis à croire à des magies pas possibles. Il dit que lui aussi, s'il était obligé de choisir, préférerait risquer sa vie dans un tunnel plutôt que de se faire arracher les ongles dans un commissariat. Ou pire encore.

Virginie se fâche : « Paul, tu ne devrais pas te laisser prendre par les sentiments. Moi, si j'étais toi, je ferais un carton sur le prochain nègre qui sort du tunnel. » À cela, savez-vous ce que Paul répond ? Et c'est là que Virginie comprend à quel point son ami a changé. Paul lui raconte une histoire de leur jeunesse complètement oubliée.

Il paraît qu'un jour, ils avaient retrouvé une jeune corneille tombée du nid et qu'ils s'en étaient occupés. Ils lui apportaient à manger, même de très bonnes choses, se privant de goûter. Paul prétend qu'il la tenait dans sa chambre et qu'au début elle caquait partout. Ensuite il l'aurait mise dans son grenier, elle se serait échappée. Selon Paul, cette corneille vit toujours. Chaque fois qu'il pose sa bicyclette sur le bord de la route, il retrouve une tache blanche, au même endroit sur sa selle. Toujours de la même taille. Il dit que c'est la manière de sa corneille de le remercier. Virginie se fâche davantage : « Paul, tu deviens sentimental. » Paul ne proteste pas, raconte ses dernières vacances de l'autre côté de la Méditerranée. Il finit par avouer qu'il est tombé amoureux là-bas et qu'il veut se fiancer. Il paraît qu'elle a des cheveux presque bleus, tellement ils sont noirs. Il précise : « C'est une beauté rebelle, c'est pourquoi elle a des ennuis. » Quand elle lui sourit, Paul sent son cœur qui tape. Il est mordu jusqu'au ventre. Il explique à Virginie que si on ne donne pas des papiers à sa bien-aimée pour venir ici, il ira la chercher lui-même.

Si ça se trouve, il va la faire passer de nuit par le tunnel. Virginie dit à Paul : « Heureusement que tu es mon ami, sinon je te dénoncerais. »

En sortant du bistrot où ils ont bu leur demi, Paul montre à Virginie la selle de sa bicyclette. Et c'est bien vrai : une corneille vient d'y laisser son message blanc. En voyant ça, Virginie a comme un souvenir qui se réveille : Il lui semble qu'elle aussi se souvient : c'était une corneille tombée du nid, avec elle ils avaient fait ami-amie.